

La nouvelle se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre. Quo la liqueur aimée fût envoyée par Dieu ou le diable... les hommes la soutiraient avec précaution, à tour d'escouades.

Les sergents s'étaient déchargés de la corvée de partage sur les caporaux, les caporaux sur les plus anciens. Ceux-ci et ceux-là ne s'inquiétaient de rien, jusqu'à nouvel ordre.

Comme les zéphyrs furent heureux, tout ce jour ! Mylord souriait de leur joie.

La soir, Aquaviva avait puni Berlier, et comme ce dernier, un peu ivre, répondait toujours, le sergent l'avait menacé des fers.

—Des fers, n'en faut plus ! s'écrièrent les autres.

Une mutinerie éclata. Aussi vite qu'eût pu le faire un coup de simoun, les tentes s'abatirent, et les zéphyrs, demi-nus, se portèrent vers le marabout où Berlier avait été traîné. Formant une ronde folle, ils chantaient la "Marseillaise" des compagnies de discipline, le chant de la révolte.

Strozzi voulut s'interposer. Des insultes l'accueillirent :

—Mon lieutenant, dit le Corse, c'est une révolte.

Céol arrivait, suivi des autres officiers et des sapeurs du génie en armes. Officiers, sous-officiers et caporaux avaient le revolver en main.

—A vos tentes, cria-t-il, ou nous tirons dans le tas !

Kerkadec, qui avait trouvé l'oubli dans cette liqueur tombée du ciel, répondit :

—Tirez donc ! Pour un beau jour, c'est un beau jour, n'est-ce pas, Dumur ?

—Je te crois, mon colo, repartit Dumur, qui, pour les mêmes raisons, avait abusé du contenu des tonnelets.

—Qui a parlé ?

—Kerkadec et Dumur, précisa Aquaviva.

La ronde et les chants continuaient, à la barbe des officiers. Céol, furieux, commanda :

—Apprêtez... armes. Chargez !

Le cliquetis significatif des culasses ouvertes et fermées résonna au-dessus des chansons. Soudain, une voix lointaine tomba, du haut de l'espace, une voix railleuse, qui disait :

—Nom d'un chien... Alors, c'est pas pour rire !

Tous les regards, ceux des zéphyrs aussi, se tournèrent vers le ciel.

Mais la voix, qui paraissait venir du fond de la plaine, à l'ouest, maintenant, reprenait :

—Fâche... S'il y a pas moyen de rigoler, je me la casse, pour lors ?

Les officiers, les sergents, les soldats réguliers avaient tourné la tête, scrutant la nuit de regards stupéfaits. Et la voix grondait, au même instant, d'un autre côté :

—Fâche, les aminches, je me couche, alors... vrai, je décanille... je décanille... Au pieu, voilà mon avis.

Cet avis, les moutons, d'abord, puis les "taffeurs" le suivirent, et, bientôt, il ne resta plus que Kerkadec et Dumur.

—Tu tournes et tu reviens ; tu te balances et tu me passes ta dansense, c'est la dérobée, expliquait le Breton.

—Ma danseuse, demandait Dumur, où qu'elle est ?

Aquaviva lui mit la main au collet :

—Je vais vous y conduire, moi, au bal.

—Ils sont ivres, ma parole, faisait Céol ; ils empestent l'absinthe.

L'officier, qui connaissait toutes les roueries du métier, se frappa le front, tout à coup, et marcha vers les tonnelets. Il les secoua, ils étaient vides. Il se pencha sur eux.

—Voilà la mèche éventée, dit-il au docteur ; mais comment se sont-ils procuré cette absinthe ? Aquaviva, amenez-moi les deux hommes qui ont répondu, tout à l'heure, et conduisez-les au marabout, ils sont, pour le quart d'heure, incapables d'enfiler deux idées ; je les interrogerai demain. Huit jours pour ivresse, en attendant.

Alors, on vit Mylord s'avancer... s'avancer rapidement, si près de Céol que celui-ci rompit d'une semelle et porta la main à son bancal.

—Pas si près, fit-il, éloignez-vous. Que voulez-vous ?

Mylord s'arrêta. Il dominait le groupe des officiers de toute la tête.

—De votre propre autorité, dit-il à l'officier, vous avez privé le détachement de la ration à laquelle il a droit. Mieux que personne, je l'affirme, et je pourrais en fournir la preuve, si cela me plaisait, les hommes ne sont pour rien dans cette substitution du vin à l'eau. Ces tonnelets ont été remplis et chargés à Philippeville, et il y a bien des étapes de la côte à Ourlana...

—Votre discours est un peu long, c'est tout ce que vous avez à m'apprendre ?

—Non, je termine. Alors, moi, j'ai cru qu'il était équitable de donner la ration à mes camarades, sous une autre forme.

—Sous une autre forme est... joli. Alors, c'est vous, vous avouez ?

—Je n'ai pris la parole que pour cela. C'est moi !

—Jordanet et lui, je m'en doutais, dit Aquaviva.

—Non, sergent ; Jordanet n'y est pour rien. C'est moi seul, je le jure et ma parole vaut bien la vôtre.

—Brigand ! murmura le sergent.

Céol, à ses heures, ne manquait pas d'à-propos. Mos, Brun, les sous-officiers, les caporaux, les sapeurs l'entouraient et le protégeaient.

Il reprit sur le même ton, mais ses paroles, malgré tout, sifflaient :

—Très bien, monsieur. Or, puisque vous jouez à la providence, puisque vous vous adjugez les grands premiers rôles, mettez vous à ma place et supposez un instant que je sois à la vôtre, que feriez-vous ?

—J'ordonnerais de relâcher Berlier, Dumur et Kerkadec, des enfants affolés par cette vie de forçat. Je sourirais de cette révolte en chemises et je punirais tout simplement, le nommé... Mylord.

A cette réponse inattendue, le docteur, imité bientôt par Brun, écla de rire.

—Sacrebleu, dit-il, le gaillard est un crâne, il a presque raison, et, à votre place, Céol...

—Vive Mylord ! crièrent les hommes, tout d'une voix, sous les tentes.

Ce cri était de trop pour Céol.

—Mettez-lui les fers, ordonna-t-il, et s'il ouvre les lèvres pour prêcher encore, bâillonnez-le.

—Je vous remercie, monsieur l'officier, fit Mylord, avec sa politesse exquise, et vous félicite en même temps, vous avez une bien belle âme.

—Taisez-vous...

—Je ne prononcerai plus un seul mot, dit encore le zéphyr, mais je tords le cou au premier qui porte la main sur moi.

—Bien, j'en référerai au capitaine.

Céol, sachant l'intérêt que portait son chef au zéphyr, n'osa insister ; mais, séance tenante, il expédia deux gounmiers au camp de Bi kra.

Aussi vite que possible, le capitaine répondit : "Punissez Mylord de garde de camp jusqu'à nouvel ordre. A la première incartade, renvoyez-le-moi avec l'escorte du convoi de subsistance."

Par le même courrier, le grand chef expédia la lettre suivante au zéphyr :

"Pour cette fois encore, je veux bien vous pardonner vos intempérances de langage et votre fierté déplacée, mais j'avise monsieur votre père. A la première faute de quelque gravité, je vous rappelle ici et je demande votre comparution devant un conseil de guerre. car vous compromettez la discipline. J'apprends aussi que vous fréquentez Dumur, dit l'anarcho, et Jordanet... les pires liaisons, enfin. Pour un homme de votre nom et de votre rang, c'est... honteux... Je ne trouve pas d'autre expression..."

Mylord, bravement, tendit cette lettre à Jordanet.

—Vois, lui dit-il, on me reproche de te fréquenter.

Jean lut et baissa la tête. Il dut s'avouer que lui, au moins, avait des protections. Et il plaignit le sort du petit Breton et de Dumur. Ces derniers demeurèrent sous les tombeaux, ne recevant qu'un litre d'eau, une soupe sur deux, sans portion de viande. Les camarades, heureusement, leur passaient quelque nourriture.

Mylord, comme les autres, prenait la garde, et, en pareil cas, Aquaviva, qui s'était aperçu de son amitié pour le Breton, le tourmentait davantage.

Un dimanche, la moitié des hommes étaient en corvée pour le bois, et les autres, au camp, nettoyaient leurs armes ; Aquaviva commandait le peloton des punis, Mylord était là, il causait avec Jordanet.

—Hé, là-bas, qu'est-ce que vous fricotez encore, Mylord et Jordanet ? cria Aquaviva.

—Nous travaillions à votre épitaphe, sergent, une épitaphe en vers :

Ci git Aquaviva

Lon, lon laire — et barca !

—Ah ! dame, poursuivit le zéphyr, la rime n'est pas riche. C'est bien le cas de dire : tel homme, telle rime !

Aquaviva ne répondit pas, mais il eut un regard terrible pour Jordanet.

Ce même soir, Mylord trouva le moyen de rencontrer Jordanet.

—Voici du papier et un crayon, lui dit-il, écris à Florentine qu'elle vienne nous attendre en face de Gabas... de suite. Son yacht tirera des bordées d'un bout de la syrté à l'autre, en nous espérant. Nous y serons, si Dieu le veut, avant la fin de février. Saluim emportera ta lettre à Biskra, cette nuit, avec la mienne.

(A suivre.)

UNE CHANCE A COURIR

Tous, hommes et femmes, ont leur chance dans le monde ; tôt ou tard elle arrive. Pour les uns elle vient en dormant ; d'autres l'attendent longtemps. Une chance immédiate de faire fortune vous est offerte par The Canadian Royal Art Union, Ltd., Montréal. Envoyez carte-postale pour plus de détails.